

LES CONTES DE LA LUNE VAGUE APRÈS LA PLUIE (1953)

de KENJI MIZOGUCHI

avec MACHIKO KYO MASAYUKI MORI SAKAE OZAWA

Chef d'œuvre du patrimoine cinématographique inspiré de deux récits du célèbre livre d'Akinari Ueda, « Les Contes de la lune vague après la pluie » nous met en présence d'un des rares cinéastes au monde qui, comme Dreyer, Murnau, Bresson, Borzage, Tarkovski sait montrer, grâce au génie de sa mise en scène, la lisière qui sépare le monde visible et le monde invisible, dans cette zone où se passe la vraie aventure humaine.

L'histoire du potier Genjuro et de son beau-frère Tobeï, l'un rêvant de gloire, l'autre de richesse, nous transporte dans le Japon du XVIII^e siècle. Dans leur long itinéraire pour rencontrer une autre condition de vie, ils se heurtent à l'armée Shibata qui sème la désolation et la terreur. Tobeï arrive à son rêve, être samouraï, alors que sa femme se prostitue et le potier Genjuro rencontre une éblouissante princesse, fantôme d'une jeune fille qui n'a pu connaître l'amour de son vivant, pendant que sa femme trouve la mort tuée par les mercenaires de l'armée Shibata.

Même s'ils ne le savent pas, Genjuro et Tobeï sont en quête de leur véritable conscience, chemin initiatique qui passe par les mille brûlures de la souffrance.

Film métaphysique, le regard de la caméra sur les êtres n'est pas toujours humain. C'est comme si ce regard venait d'ailleurs. Le jeu des acteurs tient à la fois du théâtre, de la danse et du mime un peu comme chez Chaplin.

Ici c'est une alliance du Nô et du Kabuki. Le corps entier traduit les humeurs de l'âme. Il se dresse, roule par terre, se tord, s'écroule. Le ton, la voix comptent autant que le sens des paroles. Les gestes s'organisent en chorégraphie.

L'éternel conflit entre l'orgueil et la sérénité, la violence et la joie, nous entraîne dans l'inlassable découverte de la nature humaine. La femme ici encore est la médiatrice dans ce combat titanesque. L'homme se trouve noyé dans de larges espaces pour nous faire soupeser qu'il est bien peu de chose, entouré des forces qui l'entourent et le dépassent. L'esprit de la femme du potier Genjuro, peut-être sa propre conscience, lui dit à la fin de l'histoire : « Remets-toi au travail. Tu es devenu l'homme de mon idéal. Hélas ! Je ne suis plus du même monde que toi. »

Dans sa vision très bouddhiste de la vie, Kenji Mizoguchi nous dit que le potier pourra communiquer avec sa femme dans l'au-delà, à travers l'espace et le temps et par-delà la mort.

Regards et compassions d'un artiste qui a compris le sens profond de la condition humaine, regards aussi d'un immense poète du cinéma ; l'œuvre de Mizoguchi semble nous dire que les aventures tragiques qu'il a filmées ne le sont qu'aux yeux des autres. Sa distance prise avec le réel oppressant devient infinie. Ses personnages vont s'abîmer dans l'absolu qui les obsède.

Pour conclure, il est important de rappeler les autres chefs d'œuvres que Kenji Mizoguchi nous a offerts et, parmi eux : « Cinq femmes autour d'Utamoro », « La vie de O'Haru », « Les musiciens de Gion », « L'intendant Sancho », « Les amants crucifiés », « L'impératrice Yang-Kwei-Fei », « Le héros sacrilège », « La rue de la honte ».